

SÉMIOLOGIE DE LA TRANSMISSION SEMIÓTICA DA TRANSMISSÃO

François Rastier
Directeur de recherche
CNRS-INaLCO (ERTIM)
frastier@gmail.com

Résumé. L'éducation ne se limite pas à l'inculcation de connaissances (quant au contenu) ni à la formation professionnelle (quant à la finalité). La relation didactique prend en effet son sens dans un projet éducatif global, qui intéresse toutes les formes de l'autonomie: autonomie de décision critique du citoyen, autonomie professionnelle du travailleur, autonomie des choix de vie individuels de la personne. Aussi les problématiques dominantes de la cognition comme de la communication — même quand elles sont utiles, restent-elles réductrices — voire nuisibles quand elles accompagnent le désengagement des Etats à l'égard de leurs missions régaliennes, déléguant l'éducation aux familles et aux entreprises. Ils convient donc de conduire une analyse critique des notions de connaissance et de compétence, d'évaluation et d'excellence, telles que les emploient les bureaucraties éducatives pour propager l'idéologie managériale. Et complémentaiement, d'approfondir et de détailler comment la *dette symbolique* lie l'élève et l'engage à devenir un maître à son tour ; comment le concept d'univers culturel dépasse toute «vision du monde» déterminante; enfin, comment les concepts cosmopolitiques de linguistique générale, de littérature mondiale, de patrimoine de l'humanité engagent des biens culturels communs qui sont l'œuvre de l'humanité tout entière. Cette prise de conscience, à laquelle la sémiotique des cultures veut contribuer, reste nécessaire pour lutter contre les catastrophes politiques et environnementales.

Mots clés: Education; Transmission culturelle.

Resumo. A educação não se limita à inculcação de conhecimentos (quanto ao conteúdo) ou de formação profissional (quanto à finalidade). A relação educativa é realmente significativa em um projeto educacional global, que abrange todas as formas de autonomia: a autonomia de decisão crítica do cidadão, autonomia profissional do trabalhador, autonomia das escolhas de estilo de vida individuais da pessoa. As problemáticas dominantes da cognição, bem como da comunicação — mesmo que sejam úteis, permanecem reducionistas - ou mesmo sendo prejudicadas quando são acompanhadas pelo desligamento dos Estados no que diz respeito aos poderes de gerenciar-las, delegando a educação às famílias e empresas. Convém, portanto, realizar uma análise crítica dos conceitos de conhecimento e competência, de avaliação e excelência, tais como os empregam os burocratas educacionais para espalhar a ideologia gerencial. E, adicionalmente, aprofundar e detalhar como a dívida simbólica liga o aluno e o leva a tornar-se um mestre; como o conceito de universo cultural ultrapassa a "visão de mundo" determinante; finalmente, como os conceitos cosmopolitas de linguística geral, de literatura mundial, de patrimônio da humanidade comprometem bens culturais comuns que são o trabalho de toda a humanidade. Esta tomada de consciência, com a qual a semiótica das culturas quer contribuir, torna-se necessária para lutar contra as catástrofes políticas e ambientais.

Palavras-chave: Educação; Transmissão cultural.

Introduction

Déjà privilégiées par la philosophie du langage (notamment en pragmatique) et l'informatique, les théories de la communication ont connu un essor considérable qui accompagne celui de l'Internet, avec les Sciences de l'Information et de la Communication (Infocom). Elles modèlent non seulement nos conceptions des signes et des langues (comme

en témoigne le *Cadre Européen de Référence pour les Langues*), mais celles de l'éducation et de l'ensemble de notre société que l'on définit volontiers et tout à la fois comme société de l'information ou société de la connaissance¹.

1. De la communication à la transmission

Idéologie communicationnelle. — On considère souvent le paradigme de la communication comme un paradigme scientifique propre aux sciences du langage, mais il faut rappeler ses enjeux idéologiques généraux. L'essor contemporain de ce paradigme vient de la cybernétique: or, si l'on a récemment réétudié et réévalué le programme scientifique de la cybernétique, on a quelque peu oublié son programme politique et social, tel qu'il fut d'abord formulé par Norbert Wiener à la fin de la seconde guerre mondiale. Irénique, il entend rétablir et développer la communication entre les hommes, pour pacifier les individus et les groupes sociaux (cf. Watzlawick et l'analyse conversationnelle)². Si son modernisme a vieilli, ce paradigme n'a rien perdu de sa vigueur, dans divers domaines qui s'étendent de la pragmatique transcendantale de Karl Otto Apel aux théories communicationnelles de Jürgen Habermas et jusqu'aux exaltations *new age* à propos des autoroutes de l'information qui trouvent leur vérité ultime dans l'achat en ligne.

L'idéologie communicationnelle véhicule des valeurs de maîtrise individuelle, d'égalité immédiate, de transparence. Le modèle classique de la communication leur donne une forme concrète, par l'égalité symétrique de l'Émetteur et du Récepteur comme par la transparence du message pour tout possesseur du code. Les moyens techniques du « temps réel » lui confèrent en outre les prestiges de l'immédiateté. De fait, il convient tout aussi bien à l'individualisme des *net surfers* qu'aux partisans de l'ultralibéralisme économique qui annoncent l'âge nouveau de la communication universelle³.

L'utilitarisme et la conception instrumentale du langage ont désormais partie liée et s'accordent avec une conception technologisée des sciences – humaines en particulier –, conforme aux intérêts du libéralisme économique. Primant la conception instrumentale de la

¹ Divers scandales d'espionnage mercantile et policier permettent de suggérer que dans la société de la connaissance, le citoyen n'est pas le sujet qui apprend, mais celui sur lequel on sait tout. Ce n'est pas lui qui connaît, mais lui que l'on connaît. La fausse transparence sert à favoriser et à cacher la dissimulation, sans même parler du trafic des données personnelles.

² Issue de la microsociologie américaine, développée d'abord par des éducateurs de rue, l'analyse conversationnelle est devenue un des secteurs les plus développés de la pragmatique linguistique.

³ Enfin, la communication elle-même, pourtant omniprésente, se trouve peu à peu supplantée à présent par la problématique de la *détection*. Il ne s'agit plus d'interpréter des textes et autres performances sémiotiques méritant le statut d'œuvres, comme dans la problématique de la transmission, ni même de déchiffrer des documents, comme dans la problématique de la communication, mais simplement, par une réduction de la recherche d'information, de *récolter ou simplement de répertorier*, en général par leurs métadonnées, les documents que les moteurs de recherche estiment satisfaire une requête.

communication, un paradigme utilitariste est ainsi en voie de régner sans partage à l'échelle mondiale, tant par le technologisme des sciences de la communication que par le scientisme naturalisateur des sciences cognitives. Les anthropologues qui participent au programme de naturalisation des cultures considèrent ainsi que les langues ont exclusivement une fonction de communication, régulée par des principes néo-darwiniens (ainsi celui de l'économie cognitive ou *pertinence* selon Sperber).

Les principales difficultés auxquelles se heurte le modèle de la communication tiennent à la différence des langues, des pratiques, des cultures et des moments historiques. Seule la différence des langues a été véritablement problématisée au sein de la linguistique; toutefois elle a sans doute fait l'erreur, d'ailleurs commune au positivisme logique et à l'herméneutique philosophique, de vouloir caractériser sur le mode transcendantal la situation de communication.

Retenons provisoirement ces traits qui différencient la communication ainsi comprise et transmission: (i) La communication privilégie l'expression, la transmission les contenus (indissolubles de leur expression). (ii) La communication est «présentielle» et se plaît dans ce que l'on nomme bizarrement le «temps réel», alors que la transmission se déploie dans l'épaisseur temporelle des sociétés. (iii) La communication s'atomise en bits voire en UBM (Unités de Bruit Médiatique) mais ne permet pas de cumulation; structurante, la transmission permet aux sociétés de se raconter à elles-mêmes et les unes aux autres. Alors qu'à présent l'on communique tout et rien, la transmission suppose une capacité réflexive pour choisir et réélaborer ce qui sera transmis, comme pour en réévaluer le succès, car rien n'est jamais transmis une fois pour toutes si bien que la transmission pourrait se définir comme un apprentissage infini, ou du moins indéfini.

La structure ternaire de la transmission. — Bien que la communication interpersonnelle soit généralement conçue comme une simple transfert d'informations, à tout destinataire présent s'ajoute un bénéficiaire absent, de la même façon que la relation entre «je» et «tu» est médiée par un «il». Loin des théories linguistiques qui opposent destinataire et destinataire, énonciateur et énonciataire, la dimension de l'allocution se trouve dédoublée en adresse apparente et en destination intentée sinon effective. Par exemple, l'adresse d'un écrit peut n'être qu'apparente ou circonstancielle, et il peut ne pas venir sous les yeux de celui à qui il semble destiné. Souvent, en outre, son destinataire n'est qu'apparent, dans le cas de l'œuvre qui reste destinée au tiers, celui à qui l'on ne peut s'adresser, qu'il soit défunt ou inexistant⁴.

⁴ Nous avons développé ce point à propos de la littérature de l'extermination qui s'adresse aux vivants mais se destine aux morts (l'auteur, 2005).

Le propre de la communication humaine, à la différence de la communication animale, c'est de s'adresser à qui n'est pas là; nous allons développer cette question qui concerne la zone distale de l'environnement humain. Il convient de différencier trois cas principaux: (i) L'échange dans une même pratique, au cours d'une même session, en comprenant le cas particulier de l'échange interculturel. (ii) L'échange dans le même discours⁵, mais dans des pratiques différentes: ainsi, l'écriture littéraire et la lecture littéraire ne relèvent pas de la même pratique. (iii) La transmission dans des pratiques différentes mais jugées homologues, soit à des moments différents d'une même culture et à des époques diverses d'une même langue, soit dans des cultures différentes (lecture et traduction).

Ce dernier cas nous retiendra pour redéfinir la communication comme un cas particulier du triangle de l'échange. En partant de travaux sur les systèmes indexicaux des langues, nous avons relevé des homologies entre les axes de la personne, du temps, de l'espace et du mode, notamment, qui permettent de distinguer trois zones dites *anthropiques*⁶: une de coïncidence, la zone *identitaire*; une d'adjacence, la zone *proximale*; une d'étrangeté, la zone *distale*. Par exemple, sur l'axe de la personne, le pronom de première personne renvoie ordinairement à la zone identitaire, ceux de deuxième personne à la zone proximale, ceux de troisième à la zone distale. Les trois zones de l'entour humain, identitaire, proximale, distale, sont ainsi organisées que les relations entre zone identitaire et zone proximale sont sous la rection de la zone distale: cette zone, dont le contenu varie selon les cultures, est celle de la Loi et plus généralement des normes partagées qui permettent l'échange social, de la doxa commune aux figures diverses de la transcendance, comme l'État, le Souverain, etc. Nous pouvons transposer ainsi cette tripartition à la médiation interlocutive:

⁵ Un discours est un usage de la langue normé par une classe de pratiques sociales participant d'une même sphère d'activité (ex. discours politique, religieux, etc.).

⁶ Par opposition avec les systèmes de communication des animaux, les langues humaines permettent trois types de repérages (dans les domaines de la personne, du temps, de l'espace ou du mode notamment): elles distinguent une zone de coïncidence (zone *identitaire*), une zone d'adjacence (zone *proximale*) et une zone *distale* (la troisième personne, l'autrefois, le là-bas, l'irréel): en bref, elles permettent de parler de ce qui n'est pas là. Les objets culturels assurent la médiation entre ces zones qui permettent le couplage de l'individu avec son environnement sémiotique: à la frontière entre la zone identitaire et la zone proximale, on trouve les *fétiches* (comme par exemple le téléphone portable); à la frontière entre ces deux zones et la zone distale, on trouve les *idoles*.

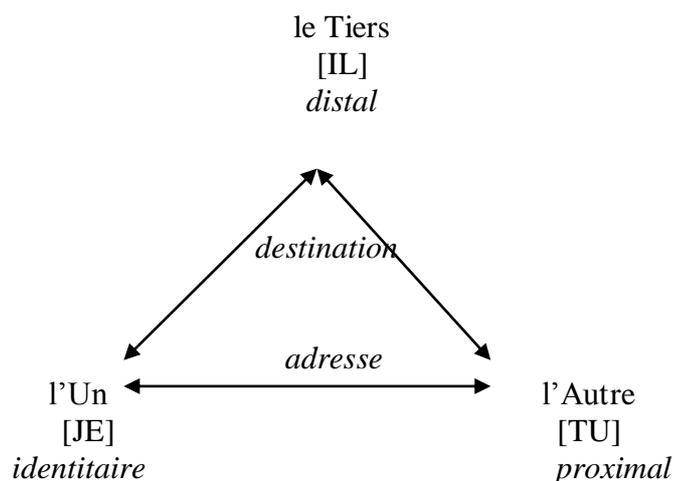


Figure 1 : Médiation interlocutive, destination et adresse

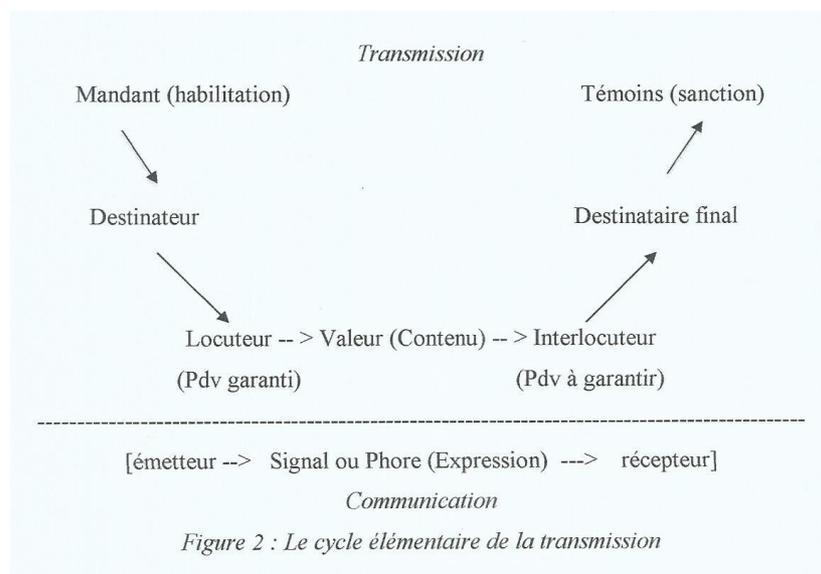
Toute communication entre deux instances (individus ou groupes) est médiée par un rapport à une tierce instance, qui peut être figurée par un individu et un groupe, mais représente de toute manière une norme qui peut être rapportée soit à un *corpus* (canon, doxa, textes ou propos antérieurs, histoire conversationnelle), soit à un *système* (loi, système de la langue). Dans le premier cas, l'interlocution apparaît comme le résultat d'une reprise, une réponse, mention et allusion — tout mot est en effet un passage qui pointe vers ses autres occurrences précédentes. Dans le second cas, le propos se définit comme la mise en œuvre d'une compétence, mais cette compétence ne suppose pas seulement une maîtrise du système, elle suppose une habilitation: l'auteur des propos en témoigne par le choix de la langue, du discours, du genre, du ton, etc. Tout locuteur parle ainsi au nom de quelque instance qui légitime sa parole; de ce point de vue, en termes pragmatiques, toute illocution est performative. Faute d'habilitation, le locuteur est réduit au silence — qui bizarrement ne tient aucune place dans les théories de la communication.

La structure ternaire de l'interlocution apparaît par exemple sous un mode ludique dans les paroles que l'enfant adresse à l'objet transitionnel mais qui sont destinées aux personnes présentes. Elle se complexifie dans la «communication» littéraire, notamment au théâtre, comme le souligne la pratique de la cantonade.

La dualité de l'auteur et du narrateur n'est nullement réservée à la littérature, et dans la communication quotidienne, de façon moins élaborée sans doute, la dualité de la personne qui parle et du *je* (sujet grammatical) qu'elle emploie reste présente: le narrateur qui dit *je* assume l'*adresse*, tandis que l'auteur est responsable de la *destination*. Ces deux dimensions sont ordinairement confondues par les théories de l'énonciation (l'auteur des paroles étant alors

assimilé à leur narrateur), car le problème scientifique à résoudre consiste précisément à distinguer et à articuler la linguistique interne de l'adresse (ses «marques» pronominales et verbales par exemple) avec la linguistique externe de la destination (dont témoigne le projet du propos ou texte). Certes, dans ses développements en pragmatique linguistique, la problématique de la communication semble rendre compte du problème de la transmission, mais elle en reste ordinairement à l'actance primaire émetteur-récepteur ou destinataire-destinataire, sur le modèle de l'interlocution face-à-face, sans pouvoir tenir compte de la transmission dans le temps et dans l'espace interculturel.

Comme la séquence de la communication (émetteur > signal > récepteur) ne vaudrait que pour le signifiant s'il était isolable, il nous paraît préférable de lui substituer un *cycle de la transmission*: (i) L'initiateur de l'échange est habilité par un mandant qui autorise sa parole; parlerait-il même en son propre nom, il engage alors comme mandatrice sa figure sociale. (ii) À cette condition, il devient destinataire et peut ouvrir une interaction comme locuteur : une fois garanti, son point de vue devient déterminable. (iii) Cela permet à l'interlocuteur ou à l'interprète, dans le temps immédiat de l'interlocution ou dans le temps différé de la lecture, de discerner le contenu (valeur) de son propos. (iv) S'il y parvient, il prend le statut de destinataire final. (v) Son point de vue doit à son tour être validé par une sanction sociale conférée par des témoins actifs qui reconnaissent la légitimité de son interprétation (avec des signes d'approbation, des mentions, etc.).



Les concepts de *mandant* et de *témoins* correspondent à des fonctions et non simplement à des personnes: par exemple, le mandant peut être un texte contenant une

injonction ou interprété comme tel, les témoins peuvent être des lecteurs futurs, vous par exemple, voire d'autres textes qui emprunteront à celui-ci ou le contrediront.

La transmission progresse en cinq étapes d'appropriation de la connaissance, qui correspondent à un enchaînement narratif et alternent les points de vue individuels (I) et les garanties sociales (S) :

- (1) mandement (S)
- (2) acceptation (I)
- (3) qualification (S)
- (4) épreuve (I)
- (5) sanction (S).

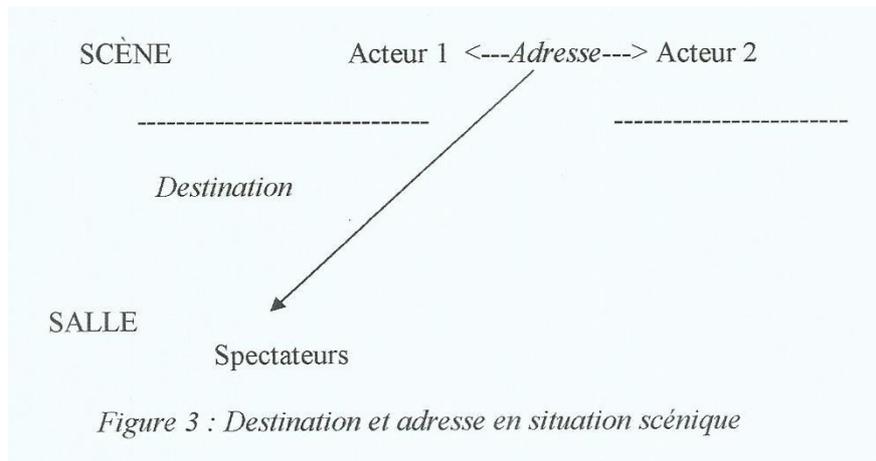
Le mandement est la demande sociale initiale (souvent familiale); l'acceptation est le moment où l'enfant (ou «l'apprenant») relève le défi ; la qualification est le moment où le groupe social lui transmet les moyens de surmonter l'épreuve que préparait le défi ; l'épreuve consiste en l'appropriation et l'utilisation des connaissances ; la sanction sociale positive de leur maîtrise (souvent sanctionnée par un examen aux résultats publics) achève le cycle de la transmission.

Si la communication peut se passer de présence dans les télécommunications, la transmission ne peut guère s'en passer, en raison des conditions anthropologiques de la confiance, de l'identification, de l'émulation et de la validation. Ainsi, la complémentarité de la transmission par la parole et par l'écrit a-t-elle occupé toutes les traditions, qu'il s'agisse de la torah orale, du platonisme (Socrate n'écrit pas), ou de l'enseignement zen sans écrit; souvent, les écrits demeurent caractère secondaires, car ils ne sont considérés que des supports, des moyens d'objectivation critique de la pratique éducative.

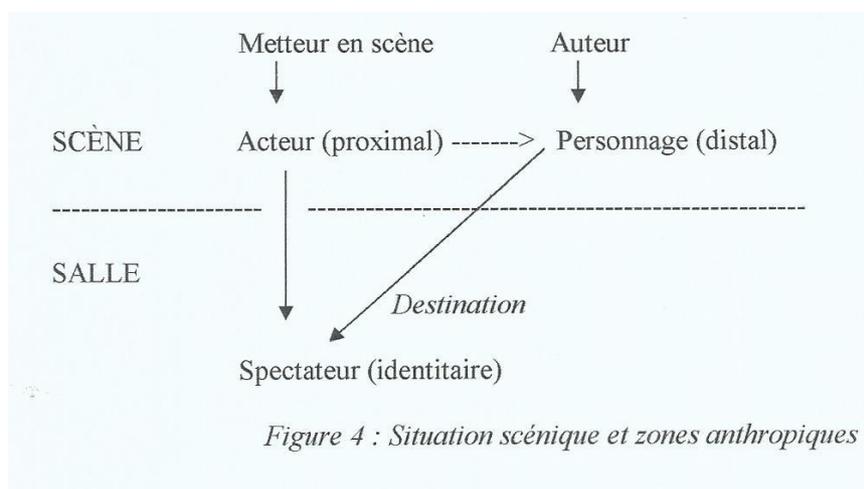
La communication n'est que le moment le plus extérieur, la face signifiante d'un propos délié de son but : produire et partager des valeurs reconnues par l'interprétation. Au-delà de la communication, on doit donc restituer les conditions de la genèse et de l'interprétation du sens, d'où l'importance de la transmission, qui intéresse la *teneur* (expression et contenu) de la performance langagière ou plus généralement sémiotique et lui confère sa *portée*. La problématique de la transmission donne toute sa place à l'interprétation, car une tradition est faite de recontextualisations et aussi de ruptures. La communication n'est alors que le moment le plus extérieur, la face signifiante d'un propos qui a pour effet sinon pour but de produire et de partager des valeurs reconnues par l'interprétation.

L'exemple de la situation scénique permet d'éclairer l'articulation entre communication et transmission, en la corrélant avec les zones anthropiques. Les deux axes de

l'adresse (sur la scène) et de la destination (entre la scène et la salle) reproduisent le rapport entre zone proximale et zone distale. Toutefois, comme l'interaction proximale est représentée et non effective, le rapport ordinaire du représentable et du représenté s'inverse. Parce qu'elle est représentée et donc tenue à distance, la communication «quotidienne» est reprise et stylisée dans une autre dimension, ce qui représente en abyme la surdétermination de l'espace proximal par l'espace distal: la relation «cachée» entre la scène et la salle domine la relation montrée sur la scène.



Au théâtre, l'auteur et le metteur en scène sont des actants distaux et absents de la transmission, statut qu'ils partagent à leur manière avec les personnages représentés.



Bien entendu, l'on peut comparer la situation d'enseignement à une situation scénique. Dans les classes de jadis, l'estrade rappelait une modeste scène. Le professeur, cible des regards, soignait sa présentation et sa gestualité – qui rappelait l'*actio* de la rhétorique. Tous les enseignants ressentent un «paradoxe du comédien»: tantôt ils disent ce qu'ils doivent, selon la matière et les programmes, tantôt ce qu'ils pensent utile ou agréable; et dans leur rapport aux élèves, ils ressentent la dualité entre leur fonction et leur personne. La stylisation

nécessaire à l'action d'enseigner en fait un petit rituel idiosyncrasique qui se traduit par des changements de registre, notamment vocal et gestuel.

Capacités des langues. — Comme les systèmes de communication des animaux permettent ou accompagnent parfaitement l'interaction dans le *hic et nunc* privilégié par la pragmatique, les principes de l'interactionnisme s'appliquent à merveille en primatologie. La communication humaine semble cependant plus complexe. En effet, l'interrelation linguistique entre humains dépasse le *hic et nunc*, car le système et les normes de la langue, ainsi que la pratique sociale qui encadre l'interaction, ont une histoire qui dépasse le moment et le lieu de leur mise en œuvre.

Dans les termes de la théorie des zones anthropiques, une langue ne se réduit pas à mettre en relation la zone identitaire et la zone proximale, dans une simple interaction binaire, car les relations entre ces zones sont sous la recton de la zone distale, en d'autres termes sous le règne de lois qui gouvernent l'interaction sans lui appartenir pour autant, en premier lieu les règles de la langue. Les langues permettent en outre de parler des absents et de constituer les entités qui peuplent la zone distale, situées dans d'autres lieux, d'autres temps, d'autres modes.

En somme, l'*expression* structure la zone identitaire par le lien établi entre contenu et expression. La *communication* structure les relations entre zone identitaire et zone proximale, par la médiation de la zone distale. La *transmission* enfin met en jeu la zone distale en se déployant hors du *hic et nunc*; elle assure par exemple la pérennité changeante des mythes et ce que l'on pourrait nommer la «transcendance» du social.

Bien que les langues n'aient pas de fonction déterminée, elles revêtent ainsi des capacités différentes en regard des trois domaines anthropologiques que sont l'expression individuelle, la communication sociale et la transmission culturelle. Aussi peut-on proposer la typologie suivante, en tenant compte des différences entre les langages formels, les langues artificielles (comme l'espéranto), les langues véhiculaires (comme le *Basic English*), les langues anciennes, les langues de culture (ou langues vivantes):

	<i>Expression</i>	<i>Communication</i>	<i>Transmission</i>
Langages (formels)	-	-	-
Langues artificielles	0	0	-
Langues véhiculaires	0	+	-
Langues anciennes	-	-	+
Langues de culture	+	+	+

Tableau 1 : Les capacités des types de langues et de langages

Comme la transmission distingue décisivement les langues humaines des systèmes de communication animaux, la problématique de la transmission devrait déterminer l'étude de la communication humaine. Saussure, de façon pénétrante, avait d'ailleurs parfaitement compris que la transmission des langues à travers le temps revêt bien, pour définir leur spécificité sémiologique, une valeur critériale (cf. *ELG*, 2002, p. 262).

2. Éducation et dette symbolique

Ontogenèse de la dette symbolique. — On croit savoir pourquoi on enseigne, mais les motivations des «apprenants» restent dans l'ombre. Pourquoi l'enfant veut-il en savoir plus? Pourquoi l'étudiant veut-il se spécialiser dans tel ou tel domaine? Pourquoi l'enseignant n'en reste-t-il pas à sa formation? Depuis le classique *Essai sur le don* de Marcel Mauss, on a confirmé la prégnance du don dans toutes les sociétés humaines – même dans les sociétés d'anthropologie. Don et contre-don fondent et encadrent les échanges, même économiques, mais la pensée économique libérale contemporaine a accoutumé le public à ne voir dans l'échange que sa réduction économiste, la perspective du gain ou de la perte – et non ce que l'on pourrait appeler sa valeur d'usage, qui fait de la transaction un moment du lien social et une pratique du vivre-ensemble. Ainsi, dans beaucoup de sociétés, une transaction anonyme ou automatique serait considérée comme une froide aberration: le marché est d'abord un forum, haut-lieu de la socialité.

Par leur dimension propitiatoire, les rites relèvent aussi de la catégorie des échanges. Ainsi, l'offrande s'accompagne-t-elle d'un vœu à exaucer et le valide en quelque sorte. Il faudrait même s'interroger sur les sources hiératiques de la création de la monnaie comme substitution des victimes sacrificielles⁷.

Pour clarifier, venons-en aux conditions développementales du don et ses phases dans l'ontogenèse. Les premiers pointages de l'enfant, lors de la révolution «socio-cognitive» du neuvième mois (Tomasello), marquent un progrès par rapport à la préhension: il reconnaît que

⁷ La substitution doit être comprise que dans le paradigme de l'absence.

les choses existent hors de sa portée, sort de la pure fusionnalité subjective, commence à projeter et organiser un monde externe. Accompagnés d'un regard à l'adulte, ces pointages ne sont pas univoques et l'on ne peut les réduire à la seule désignation pour y voir l'origine de la référence, car ils sont tantôt demande et tantôt donation. L'axe de la communication préverbale est un contrat (souvent ludique) qui ouvre le monde des échanges symboliques: le mandement et l'acceptation, le don et le contre-don, ouvrent les échanges de signes et de biens, les mythes et les rites universellement attestés⁸.

La langue – comme les autres sémiotiques associées, telle celle des gestes – s'invente, se construit et se diffuse dans l'échange symbolique qui conditionne et définit tout lien social. Forme élémentaire de ce dispositif, la communication suppose comme condition une habilitation par reconnaissance mutuelle, qu'il s'agisse de risettes du premier âge ou des formules de politesse des suivants.

L'échange symbolique comprend deux mouvements, la demande et le don symbolique : la question, don symbolique, témoigne d'une reconnaissance, la réponse, comme contre-don, suppose si bien une reconnaissance en retour qu'il est partout jugé insultant de ne pas répondre. Ce serait refuser une habilitation affective, et l'on sait que ne plus adresser la parole est une offense, comme l'atteste la conduite universelle de la bouderie.

Dans le première triangulation symbolique, qui réunit l'enfant, l'objet qu'il pointe, et l'adulte, on a vu justement la naissance du sens: objectivation d'un monde externe et partage de valeurs émotionnelles propres à la mise en commun, valeurs tout à la fois intersubjectives (marquées par les imitations phonétiques et prosodiques) et interobjectives (marquées par le pointage, cette captation d'intérêt dans laquelle Aliyah Morgenstern a vu l'origine du langage)⁹. Il s'agit même, semble-t-il, de la première objectivation symbolique, qui met en place les quatre pôles de l'objet culturel¹⁰, l'enfant étant la source du point de vue, le pointage l'expression de l'objet, l'objet le contenu du pointage, et l'adulte regardé la garantie de l'objectivation par son regard en retour:

⁸ Le mythe est un échange de signes, le rite un échange de biens (ne serait-ce que par la valeur de l'objet sacrificiel).

⁹ Aliyah Morgenstern, *Fabriques de la langue, fabrique du sujet : discours emprunté, discours habité chez l'enfant entre un et trois ans*, in Nassikas, K., Rossi, C. et Prak-Derrington, E., éd., *Fabriques de la langue*, Paris, PUF, pp. 240-243. Voir aussi Caroline Rossi, *Des gestes qui font signe : fabriques mimétiques de la langue*, *ibid.*, pp. 211-233.

¹⁰ Voir l'auteur, *La mesure et le grain — Sémantique de corpus*, Paris, Champion, 2011, ch. 1.

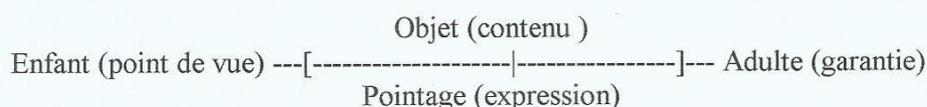


Figure 5 : Sémiotique quadripolaire du pointage

Le triangle enfant objet, adulte, comporte ainsi, sémiotiquement parlant, quatre pôles: le doigt de l'enfant, son regard, l'objet et le regard de l'adulte. La simple présence de l'adulte ne suffit pas, si par exemple il est tourné: la saillance de l'objet doit être partagée, d'où les vocalisations qui attirent l'attention, en dualité avec le geste de pointage.

La situation de transmission inverse l'orientation de ce dispositif: en le regardant, l'adulte désigne des objets à l'enfant (par différentes sémiotiques, gestes, paroles: les intonations sont une sémiotique intermédiaire de gestes vocaux indiquant une saillance), et l'enfant témoigne par son regard que son attention est attirée. Dans ces pointages réciproques, l'objectivité et l'intersubjectivité se construisent ensemble, et c'est là le début d'une sémiotisation culturelle de l'environnement.

L'absence. — Avec l'accès au monde absent, que l'on a caractérisé comme stade symbolique, ce dispositif peut perdre en apparence un de ses pôles: l'objet ou le destinataire peuvent s'absenter, l'élaboration du sens n'en continue pas moins: l'environnement, d'abord proximal, s'accroît d'une zone distale. Comme un romancier en herbe, l'enfant peut désigner des objets absents à des interlocuteurs absents¹¹. Après l'entrée dans le langage, il appréciera hautement les récits.

Contrairement à l'obsession abandonnique que cultivent certains psychanalystes, l'absence n'est pas nécessairement privation ni deuil; mais dès lors que le don n'a pu encore être suivi d'un contre-don, la *dette symbolique* s'ouvre¹². Elle affecte quiconque est porteur d'une «parole» importante qui lui a été transmise, importance mesurée en fonction de son degré d'élaboration et des valeurs qu'elle porte.

L'objet de la transmission peut être un objet culturel quelconque: parole, écrit ou toute autre performance sémiotique. Bien entendu la transmission n'est pas simple tradition, elle recontextualise, transforme, réélabore, et ainsi, par l'interprétation, elle produit du sens. Parfois, l'interprétation des œuvres peut s'introduire dans leur histoire et colorer durablement

¹¹ Ce serait là le sens du pointage monologique noté par Morgenstern.

¹² La notion de dette symbolique employée ici n'a évidemment pas le sens de culpabilité que lui attribue Lacan.

leur lecture, ce qui abonde encore le caractère cumulatif de leur transmission¹³, par contraste avec le caractère dissipatif de la communication. L'interprétation, qu'elle soit élaborée en commentaire ou simplement lecture ou contemplation, est déjà par l'attention soutenue, par l'effort de concentration, une compensation de la dette symbolique.

Cette socialité déborde le présent – voire la présence. On admet que l'usage de la langue se construit dans les communications initiales de la vie dans l'interlocution avec les proches, en leur présence nécessaire; mais, avant même le stade linguistique, l'enfant fait des pointages en l'absence des adultes et l'on peut penser qu'il les leur adresse.

Nous ne pouvons esquisser ici une anthropologie de l'absence, mais il faut rappeler la différence entre la destination et l'adresse, regrettamment ignorée par les théories de la communication, pragmatique comprise. La destination l'emporte toujours sur l'adresse, moyen direct ou détourné de sa mise en œuvre: l'acteur s'adresse aux acteurs mais destine ses paroles au public. Ainsi la destination et l'adresse, dualité fondatrice de l'intention communicative, relèvent-elles de la problématique de l'échange, et, par là, de la transmission. Si, dans la communication verbale familière, le propos se destine ordinairement à qui il s'adresse, la dualité de l'adresse et de la destination ne se limite pas à l'ici et maintenant de l'interlocution. Dans l'élégie, par exemple, il est ordinaire de s'adresser aux défunts, voire dans l'épithalame à l'enfant à naître. En somme, le propos peut se destiner aux absents. Ainsi, le témoignage de l'extermination s'adresse-t-il aux vivants et se destine aux morts : c'est pour eux que le témoin se résout enfin à parler¹⁴.

La temporalité propre de la transmission rend ainsi présents le passé comme l'avenir. Dans l'espace, elle rend présent le lointain; dans le mode, l'irréel. Bref, elle est permet une médiation (techniquement: un couplage) avec la zone distale de l'entour humain.

Transmission et dette symbolique. — Tributaires de la conception communicationnelle de Habermas, les théoriciens de la reconnaissance, comme Axel Honneth, réduisent la reconnaissance culturelle à la reconnaissance collégiale au sein d'un groupe constitué. Dépassant cet irénisme sociologique, la transmission étend la reconnaissance, tant à l'œuvre, à son auteur, qu'à celui qui vous l'a révélée.

La révélation d'une complexité et d'une étrangeté suscite une forme de fascination, voire d'addiction: on veut relire, réécouter, en savoir plus, avec même parfois des effets d'idolâtrie, comme l'admettent les groupes d'aficionados et les fans-clubs. Mais cet

¹³ S'introduisant dans l'histoire des interprétations, le lecteur peut contribuer à solder sa dette en accroissant la dette universelle.

¹⁴ Pour un développement, cf. notre *Ulysse à Auschwitz*, Paris, Éditions du Cerf, 2005.

éblouissement oriente vers la création: l'œuvre n'est créée que pour être créatrice¹⁵. Cette révélation prépare une initiation ensuite longuement réfléchie¹⁶.

Ce qui vaut pour l'écrivain vaut pour l'enfant qu'il a été. Le désir d'apprendre ne se comble qu'en se renouvelant, sinon, l'on ne finirait jamais un livre. Les classiques portent ce paradoxe à son comble.

Formulons alors l'hypothèse que l'éducation a pour but d'ouvrir une dette symbolique qui, plus que les besoins organiques, intègre l'enfant au groupe social. Loin d'être un dressage, l'éducation rencontre les désirs d'intégration qui s'expriment dans l'imitation et conditionnent la volonté d'apprentissage.

À tous les niveaux, l'enseignement dépasse la formation dans la mesure où il a pour but ou du moins pour effet le don symbolique: il est prodigué; et par là-même il ouvre la dette symbolique de ceux qui le reçoivent: ils n'en sont pas seulement redevables à l'égard de ceux qui le prodigent, mais à l'égard de ses contenus, notamment ceux dont les œuvres sont porteuses.

L'enseignement porte cette dette à son comble, à condition d'une exigence de qualité, tant dans sa teneur que dans sa portée. Les élèves, même illettrés, sont sensibles à une expression soignée qui leur semble justement un égard, pour eux comme pour les contenus transmis. Ce respect s'étend : lire des textes difficiles apaise les tensions et ouvre les esprits à leur propre ingéniosité.

Aussi faut-il en finir avec l'agressivité insidieuse qui s'exerce l'égard des œuvres et de la notion même d'œuvre. Pour «se mettre au niveau des élèves» on remplace de plus en plus les œuvres par une «littérature de jeunesse» écrite par personne pour quiconque et qui tombe vite des mains de tout le monde. L'école secondaire publique qui à New-York obtient les meilleurs résultats est située dans un ghetto noir ; pour expliquer son succès, son directeur reconnaît simplement: «On ne leur parle pas du ghetto, on leur fait lire Homère et Shakespeare.¹⁷»

¹⁵ L'écrivain Atiq Rahimi raconte ainsi la découverte de sa vocation: «Un jour, je tombe sur un livre étrange, édité par l'Imprimerie Nationale Afghane (...) d'un certain Sayd Bahaoudin Majrouh. Un titre énigmatique. Mystique. Un conte fantastique ? Je l'ouvre. Je lis la première page. D'où venait ce texte, cette étrange écriture à la fois classique et moderne, inaccessible et incompréhensible pour moi, jeune de 15 ans ? Pourtant, les mots avaient un magnétisme, une force qui, après avoir traversé l'esprit, laissaient leur trace à jamais.» (Atiq Rahimi (2009) Majrouh, voie magnétique, *Le Magazine Littéraire*, janvier-).

¹⁶ Une transmission seconde viendra après, quand Ronsard donne accès à Pétrarque, Lévi à Dante, Virgile à Claudien ou Khayyâm à Al Maâri. Comme le livre que l'on désire se trouve à côté de celui que l'on cherche, l'aura d'un livre se propage à ses voisins et la bibliothèque publique devient peu à peu une forêt enchantée.

¹⁷ Reportage Arte-Info, 3.11.2012.

Prenons pour point de départ le caractère réciproque de l'acte transmissif: de la transmission éducative résulte une «mission», qui peut prendre chez l'élève la forme d'un sentiment de gratitude et de devoir. En ce sens, la réponse du maître peut avoir la valeur d'une demande.

Ce paradoxe s'observe peut-être, sous une autre forme, dans le domaine médical. Vraisemblablement, l'effet placebo repose sur un phénomène de transmission: le thérapeute donne un objet symbolique (composé d'un support matériel et d'une valeur attribuée), et le malade solde sa dette symbolique ainsi contractée en lui «donnant» en retour sa guérison. Il guérit parce qu'il est mis en devoir de le faire – et que l'égard qu'on lui témoigne par le soin a renforcé ses défenses par stimulation du circuit «de la récompense» (ou plus prosaïquement, dopaminergique). Sans doute l'égard réciproque est-il donc une condition nécessaire, voire parfois suffisante, dans le parcours de la transmission.

Éducation et monde culturel. — Dès lors que la dette symbolique ainsi contractée est reconnue comme telle, elle ne pourrait être soldée que par une réponse d'une même qualité et par là d'une même valeur. D'où valeur initiatique du grade qui permet à l'étudiant d'enseigner à son tour, ou simplement de la reconnaissance qu'il a fait œuvre, et qu'il a donc non seulement acquitté pour un temps sa dette symbolique, mais se trouve habilité à accroître celle des autres, tant par ses travaux que par ses éventuels enseignements.

Dépassant les questions d'organisation académique et bien entendu de la formation à l'emploi, ce processus intéresse la légalité et la légitimité du monde culturel. Son sens n'est jamais donné, il est élaboré par des interprétations qui se succèdent et se contredisent. Sans cette élaboration, il se perd: ainsi les classiques deviendraient illisibles si nous cessions de les lire. Il en va de même pour tous les objets culturels: d'où le caractère illusoire de la mise en ligne, dès lors que l'on supprime les postes de ceux qui seraient capable de lire et d'exploiter les corpus.

La dette symbolique n'est jamais soldée, mais s'accroît à mesure qu'on la solde, car on apprend en l'acquittant, car chaque connaissance peut conduire à d'autres, chaque œuvre renvoyer obliquement au corpus qui permet de la lire. Ce qui vaut pour une personne vaut pour toute collectivité: une culture n'est qu'un lieu d'accès au sens, mais elle conduit inévitablement à d'autres cultures.

Au cours de leur vie, la plupart des créateurs accroissent leur dette symbolique : souvent, la découverte d'une œuvre déclenche leur vocation, parce qu'ils se sentent appelés par un maître¹⁸. Tous scrutent l'œuvre révélatrice (au sens fort), pour apprendre auprès d'elle.

Les vocations professionnelles sont souvent liées à des moments ou rencontres mémorables d'une personne ou d'une œuvre artistique, technique ou scientifique. Les cercles d'amateurs, de fans, d'initiés, les équipes sportives, etc., ont pour effet et sans doute pour fonction la mise en commun d'une dette symbolique. En se pressant dans les musées, les salles de concert, les stades, les amateurs paient de leurs deniers et de leur temps une part de cette dette.

Aussi la pédagogie peut-elle se fixer pour but de transformer la classe en un tel lieu de mise en commun, condition anthropologique de l'acquisition – faute de quoi des objectifs comme la professionnalisation, l'évaluation ou la remédiation restent lointains et peu motivants. L'enseignement peut alors trouver en lui-même sa justification éducative dès qu'il place les élèves en situation de dette symbolique: il leur aura appris à apprendre.

Bien entendu, cette dette ne se transforme pas toujours en sentiment de devoir ou *a fortiori* en vocation d'enseignant ou de créateur: mais elle en est la condition, et chacun peut éprouver de l'intérêt, voire de l'empathie pour les œuvres artistiques, scientifiques ou techniques.

Imposée, la dette économique œuvre à l'inverse de la dette symbolique, acceptée voire désirée. Le discours subventionnaire offense les créateurs soucieux de la transmission¹⁹: on ne peut vendre ce qui est sans prix, quantifier la qualité éminente, ni remplacer, encore moins éteindre, la dette symbolique par une dette économique. Le conflit est ici à son comble, car l'idéologie managériale veut en finir avec ce qui lui échappera toujours.

La dette économique reste le ressort majeur d'une société financiarisée par les banques, pour un appauvrissement généralisé, une destruction générale des ressources économiques et écologique. En revanche, la dette symbolique, totalisant les lieux et les époques, rend compte de l'accroissement cumulatif d'un univers culturel, tout à la fois objet des apprentissages et espace de la transmission. Par là, elle favorise l'intérêt pour l'étranger,

¹⁸ Ainsi Jean-Sébastien Bach à vingt ans marcha d'Arnstadt à Lübeck pour aller voir Buxtehude, à qui il restait deux ans à vivre.

¹⁹ «J'ai assisté à ce moment grotesque où les gens de culture ont commencé à parler de gestion. (...) Voilà vingt ans que nous vivons sous le règne de béton du discours économique, cette chape de néant (...). Mais cela n'est pas tenable, et donc ça ne va pas tenir.» (Christian Bobin, *L'amour de l'instant*, Entretien avec Patrice van Eersel).

voire la xénophilie²⁰, et conduit à cosmopolitisme raisonné, jusqu'à concrétiser la notion d'humanité, que tous les oppresseurs trouvent bien trop abstraite.

3. Transmission et genèse des cultures

Temps sémiotique et transmission. — Le projet saussurien d'une sémiologie naît de la volonté de définir l'ordre scientifique auquel appartient la linguistique: « On a discuté pour savoir si la linguistique appartenait à l'ordre des sciences naturelles ou des sciences historiques. Elle n'appartient à aucun des deux, mais à un compartiment des sciences qui, s'il n'existe pas, devrait exister sous le mot de *sémiologie* [...] le système sémiologique 'langue' est le seul [...] qui ait eu à affronter cette épreuve de se trouver en présence du *Temps*, qui ne se soit pas simplement fondé de voisin à voisin par mutuel consentement, mais aussi de père en fils par impérative tradition, et au hasard de ce qui arriverait en cette tradition, chose hors de cela inexpérimentée, non connue ni décrite» (1974, II, p. 47).

Saussure marque une rupture avec le point de vue des sciences historiques, dont il se distingue par son intérêt pour la systématisme, comme avec celui des « sciences de l'esprit » à la Dilthey, dont il se sépare dans sa volonté d'établir une méthodologie empirique qui ne doive plus rien aux spéculations de la philosophie transcendantale.

Les conceptions de la temporalité ont leur propre histoire, où ces propos longtemps inédits de Saussure font événement, non par la distinction des deux formes de temporalité, mais par leur articulation. En distinguant la relation de voisin à voisin, Saussure évoque ce que nous appellerions aujourd'hui la communication, alors que la relation du père au fils ouvre la question de la tradition. Les deux axes de la communication et de la transmission, propres aux sociétés humaines, correspondent pour une part aux deux axes anthropologiques que sont la filiation et l'alliance.

Leur articulation permet d'éclairer une thèse fondamentale de la théorie saussurienne : dans la langue, il n'y a que des différences. Elle marque on le sait une rupture avec la tradition ontologique aristotélicienne qui a informé la tradition grammaticale jusque dans la définition des parties du discours et se perpétue de nos jours dans les ontologies utilisées en représentation des connaissances²¹.

²⁰ Si la xénophobie est partout discutée, la xénophilie reste dans l'ombre. Puissant facteur d'exogamie, elle ne se réduit pas à l'évitement de l'inceste ni au prestige des beaux ou belles inconnu(e)s. L'intérêt pour les langues étrangères, pour les pays lointains, les œuvres inouïes, ouvre des possibles, apporte une liberté.

²¹ La privilège de l'Être, par définition invariable, s'oppose aux sciences historiques comme à l'historicité du monde humain. On constate même, dans la modernité oubliée comme dans le traditionalisme étroit, une convergence entre deux sortes d'ontologies : l'ontologie naïve du positivisme logique, illustrée notamment par Chomsky, qui défend une conception achronique et aculturelle du langage pour l'ancrer dans un organe et le renvoyer à une origine darwinienne, d'autre part l'ontologie hiératique de l'heideggerisme qui subordonne

Aussi le principe différentiel n'est-il guère admis. On lui oppose (i) que les différences supposent des identités préalables – comme si les traits génériques n'étaient pas eux-mêmes différentiels; (ii) que les différences ne sauraient elles-mêmes rester indifférenciées (elles sont qualifiées en effet au sein de paradigmes); enfin et surtout que l'identification des signes suppose une «attribution *préalable* de certaines significations à certaines signes ou réciproquement» (cf. *ELG*, p. 29). Cette attribution préalable introduit une temporalité: en termes psycholinguistiques, on peut parler d'amorçage, ou plus généralement d'attentes ou de présomptions (nous avons jadis développé cette question à propos de la présomption d'isotopie); dans les termes de la linguistique de corpus, il s'agit de probabilité de cooccurrence entre signifiants et signifiés. Or cette probabilité dépend d'occurrences antérieures, non seulement dans le texte, mais dans l'intertexte, tel qu'il est qualifié dans les traditions discursives en comprenant par là aussi bien les discours proprement dits que les champs génériques, les genres et les styles.

Ainsi la sémiosis, dès le palier des unités les plus simples, dépend-elle de la tradition, même quand la présomption se trouve déçue et la probabilité infirmée. Il importe donc de refonder la sémiotique sur cette forme particulière de temporalité qui permet d'articuler d'une part le temps communicationnel du syntagme et le temps transmissionnel du paradigme ; d'autre part, le temps communicationnel de la synchronie et le temps transmissionnel de la diachronie. Au demeurant, la dualité entre communication et transmission sous-tend les principales dualités saussuriennes :

<i>Communication</i>	<i>Transmission</i>
Syntagme	Paradigme
Parole	Langue
Synchronie	Diachronie
Individu	Masse

Tableau 2 : Dualités et régimes de temporalité

La dualité entre signifiant et signifié (au palier du signe) et plus généralement entre contenu et expression (au palier du texte) dépend ainsi, pour l'identification même des unités linguistiques, de l'articulation entre communication et transmission.

Détaillons quelque peu ce point, pour ce qui concerne le temps contextuel, le temps textuel et le temps intertextuel. La disposition linéaire du texte oral ou écrit dans la continuité de son audition ou de sa lecture induit un temps « syntagmatique » de la consécution. Rappelons que la synchronie est une notion purement méthodologique, un « point de vue » ; si bien que le temps contextuel interdit d'emblée qu'une répétition puisse se faire à l'identique, dans une sorte de coprésence, et Saussure donne à ce propos le célèbre exemple

l'historique à l'historigal, le temps à l'origine. Dans les deux cas, et toutes proportions gardées, le thème métaphysique de l'origine permet de récuser l'histoire.

de l'invocation *Messieurs, Messieurs!*, où la seconde occurrence revêt déjà une acception modifiée par la répétition même et la position différente. Ce type de phénomène est amplifié par l'autonomie relative des niveaux linguistiques et le fait que les régimes positionnels des différents niveaux peuvent n'être pas coordonnés: ainsi, dans le cas d'un enjambement, la position finale du vers ne correspond-elle pas à une position finale dans la phrase.

Si le temps contextuel s'étend à l'empan de la période et dépend de la mémoire de travail immédiate, le temps textuel intéresse le déroulement du texte dans sa globalité et relève de la mémoire à court terme; les discordances des régimes de succession revêtent alors un degré de complexité supplémentaire: par exemple, la succession du temps de la narration peut inverser celle du récit, comme dans le roman policier où le meurtre initial se dévoile à la fin.

Enfin, le temps intertextuel, qui relève de la mémoire à long terme, s'avère plus complexe encore. Le texte requiert un temps intertextuel: (i) dans sa globalité, il se caractérise et se singularise par rapport au corpus des textes précédents qui partagent le même genre, le même champ générique et le même discours; (ii) dans ses zones de localité successives, il pointe vers différents lieux de textes précédents, qui peuvent relever de diverses époques, diverses langues, divers genres et discours.

Le texte est ainsi le lieu médiateur entre divers types de temporalité, de la succession élémentaire des contextes jusqu'à la temporalité complexe, non linéaire, non connexe, propre à l'intertexte. Ainsi, dans le temps textuel, s'articulent le temps synchronique de la communication et le temps diachronique de la transmission.

S'il est clair que pour Saussure la sémiotique est conçue comme un compartiment des sciences et non comme une discipline de plus, la notion de Temps traditionnel, distingué de fait du temps historique, mérite une grande attention. Les performances sémiotiques se déploient dans le temps de la tradition, forme de temporalité propre aux objets culturels qui ne se confond ni avec le temps physique ni avec le temps de l'histoire²². Si les sciences naturelles se satisfont du temps darwinien de l'évolution, les sciences de la culture se meuvent dans un temps lamarckien, fait de traditions et de ruptures. Ce temps traditionnel n'obéit pas aux métriques du temps historique : ni régulier, ni connexe, ni déterministe, il laisse ouvertes des rétrospections, des anticipations, il met en contact les contemporains et les anciens, les

²² Il faudrait ici relire ces propos de Saussure: «nous constatons tout de suite l'entière insignifiance d'un point de vue qui part de la relation d'une idée et d'un signe hors du temps, hors de la transmission, qui seule nous enseigne, expérimentalement, ce que vaut le signe» (1968, I, p. 273).

proches et les étrangers. L'herméneutique et la philologie nous permettent ensemble d'approcher ce temps interne du monde sémiotique.

Entre le temps physique et le temps traditionnel, le temps historique occupe une position doublement intermédiaire : à la fois temps externe du couplage des sociétés avec leur environnement et temps interne de leur auto-réflexion, où elles choisissent ce qui fait événement pour elles.

La genèse sémiotique des cultures. — On peut distinguer trois sortes de transmissions : (i) celle du patrimoine génétique, dans notre espèce trop récente pour avoir connu une différenciation en races; (ii) celle du patrimoine économique, qui s'est développée avec la sédentarisation; (iii) enfin, celle du patrimoine sémiotique, qui conditionne la transmission des valeurs culturelles.

L'environnement humain (ou *entour*) est spécifiquement constitué de performances sémiotiques et de (re)présentations. L'autonomie et la complexité du sémiotique déterminent les caractères propres de la cognition humaine. Elles sont liées à la transmission sémiotique qui a permis et accompagné la genèse des cultures, moment de la phylogenèse qui se continue dans l'histoire, à une échelle temporelle plus fine. L'apprentissage, défini comme processus d'héritage des valeurs et des langues, spécifie encore cette temporalité dans l'ontogenèse. Le temps culturel assure ainsi la médiation entre le temps de l'espèce et celui de l'individu.

Le caractère cumulatif de la transmission a permis un accroissement continu de l'entour humain. Pour beaucoup d'espèces animales, l'environnement peut varier selon le sexe et parfois les phases de l'ontogenèse. Pour la nôtre, avec d'une part la différenciation des langues et des territoires, puis la division du travail et la création des arts, sciences et techniques, la partie sémiotique de l'environnement s'est diversifiée de façon incomparable, dans l'espace comme dans le temps de la transmission.

Dans le cadre néo-darwinien, la régulation culturelle de la transmission a été contestée, tout comme son caractère interprétatif. Richard Dawkins (1976) proposait par exemple de définir des unités de transmission culturelle qu'il appelle des *mèmes*, et qui se répandraient sur le modèle de l'évolution biologique, leur succès adaptatif étant fonction de mécanismes de sélection, non de leur signification ni de leur valorisation. Le concept de "mème" atomise les formes sémiotiques et résume la transmission à une lutte pour la survie entre mèmes: les mieux adaptés l'emporteront. Au sein du cognitivisme orthodoxe, une variante pour ainsi dire «virale» de cette théorie est proposée par Sperber, avec l'*épidémiologie des représentations*²³.

²³ «Tout comme on peut dire d'une population humaine qu'elle est habitée par une population beaucoup plus nombreuse de virus, on peut dire qu'elle est habitée par une population beaucoup plus nombreuse de représentations mentales. [...] Par le moyen de la communication, certaines représentations se répandent ainsi dans une population humaine et peuvent même l'habiter dans toute son étendue, et pendant plusieurs

Nous voici donc devant deux façons d'oblitérer le problème de la transmission: le réduire à la communication, ou penser la transmission culturelle comme la transmission génétique, dans l'intention de réduire la première à la seconde. Ces deux thèses extrêmes se complètent à l'occasion, car la communication et la transmission ont pu être subsumées sous les catégories de «l'information génétique» et du «code» génétique (cf. Eco, 1988, p. 263 sq.). Des rencontres récurrentes entre la sociobiologie et le cognitivisme orthodoxe s'éclairent sans doute ainsi. Ces deux théories s'appuient sur le même déterminisme, la même conception causale du réel, le même nativisme, et font converger leurs attaques sur un prétendu relativisme, sur la prise en compte des diversités culturelles et sur l'autonomie des sciences sociales²⁴.

Les théories déterministes de l'héritage nous paraissent asservissantes : l'homme ne serait que le produit de son héritage culturel et biologique — la culture et les langues relevant en dernière analyse, comme l'a affirmé Chomsky, de la biologie. Le même déterminisme génétique sous-tend certes des positions contrastées, tant le multiculturalisme *politically correct* qui rive chacun à sa communauté, que l'universalisme rationaliste du cognitivisme qui gomme toute différence entre les cultures²⁵. Ce déterminisme généralisé témoigne d'une sorte de puritanisme matérialiste, pour lequel le gène ineffaçable aurait remplacé le péché originel et la sélection naturelle la grâce divine.

Avec la catégorie de la *transmission*, nous souhaitons affirmer au contraire que l'héritage sémiotique qui constitue la culture trouve sa valeur par une réappropriation active qui le transforme inévitablement, l'adapte aux situations historiques nouvelles et le revalorise ainsi. La maîtrise de la tradition prend enfin toute sa dimension critique dans la relation interculturelle : *l'épreuve de l'étranger*²⁶ nous assure que nous appartenons à l'humanité.

Bibliographie

Berman, D. (1984) *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard.

Dawkins, R. (1976) *The Selfish Gene*, Oxford, OUP [tr. fr. *Le gène égoïste*, Paris, Armand Colin, 1986].

Eco, U. (1988) *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF.

Pinker, S. (1994) *The Language Instinct*, New York, W. Morrow & Company.

générations» (Sperber, 1992, p. 411). Les différences entre la sociobiologie et l'anthropologie cognitiviste doivent certes être soulignées, mais ces deux courants partagent indéniablement des présupposés communs.

²⁴ Cf. Pinker, 1994, notamment le développement du *I hate relativism* de Fodor (pp. 404 sq.).

²⁵ Cf. la théorie de Brown qui pour décrire la «métaculture» (au sens de Sperber), forge à l'image de la Grammaire Universelle chomskienne le concept d'*Universal People* : on ne s'étonnera pas si ces UP qui concrétisent la «nature humaine universelle» flirtent du regard à la dérobée, que parmi eux les hommes soient plus agressifs et violents, ni qu'ils dominent dans la sphère politique (cf. Pinker 1994, pp. 413-415).

²⁶ Cf. Berman, 1984.

- Rastier, F. (1991) *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF. Deuxième édition augmentée, 2001.
- Rastier, F. (2005a) *Ulysse à Auschwitz*, Paris, Éditions du Cerf.
- Rastier, F. (2011) *La mesure et le grain — Sémantique de corpus*, Paris, Champion.
- Sperber, D. (1996b) *La contagion des idées*, Paris, Odile Jacob.
- Sperber, D., et Wilson, D. (1989) *La pertinence*, Paris, Editions de Minuit [trad. fr. de *Relevance*, Londres, Blackwell, 1986].
- Saussure, F. de (2002) *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Saussure, F. de (1968-1974) *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, tome I, Wiesbaden, Harrassowitz. tome II (appendice), Wiesbaden, Harrassowitz.